



SALGADO
1995, BOMBAY, INDE
Marina Drive à l'heure
de la distribution de nourriture
aux sans-abri de la nuit.
Tirage argentique,
format 40/50 cm

“La force de la collectivité détermine une manière de vivre plus chaleureuse, plus... humaine”

« **L**a photo du lavail, je n'avais pas prévu de la faire mais le jour de mon arrivée à Bombay, j'ai croisé une manifestation. Des hommes armés de pancartes où figuraient, rageusement barrés, des dessins de machines à laver. Le chauffeur du taxi, qui m'emmenait à l'hôtel, m'a expliqué : c'était la corporation des travailleurs du linge qui défendait son gagne-pain. Alors je suis allé voir. L'immense blanchisserie de Mahalaxmi Dhobi Ghat emploie quelques 5 000 lavandiers à savonner, frotter, battre, tordre, rincer et repasser tout le linge de la ville, collecté et rendu à domicile. C'est une caste venue de l'Uttar Pradesh, très organisée, et qui voyait l'introduction des lave-linge comme une terrible menace. »

Ainsi Sebastião Salgado commente-t-il cette image emblématique du travail manuel dans un monde dont les machines dépossèdent peu à peu les hommes. Cet économiste de formation a toujours porté un regard pénétrant sur les paradoxes du progrès. Si nombre de ses photos sont devenues des icônes, c'est que leur beauté plastique s'enrichit de sens, qu'elles parlent, avec tendresse, avec respect, de la juste place de l'être humain dans le tourbillon de la vie. Menées avec rigueur sur le terrain, y compris dans les zones dangereuses et/ou difficiles d'accès, les « enquêtes photographiques » qu'il réalise depuis plus de trente ans se sont succédées comme s'emboîte une démonstration. « Autres Amériques », « Sahel, l'Homme en détresse », « La Main de l'homme », « Terra », « Exodes », pour ne citer que les plus connues, ont précédé le vaste projet que le photographe réalise actuellement et qui devrait servir de conclusion à sa carrière : « Genesis », portrait éclaté de la planète Terre à travers ses

éléments encore primitifs, la nature, les animaux, les peuples inchangés depuis la nuit des temps, à préserver absolument. « Genesis », comme un plaidoyer pour que l'homme retrouve, avant qu'il ne soit trop tard, l'équilibre fondateur qui le lie à l'univers et au vivant.

Alors que sort son nouveau livre, « Africa », aux éditions Taschen, Sebastião Salgado présente ici des images d'une autre région du monde qui lui est chère. « J'aime beaucoup l'Inde, j'aime beaucoup les Indiens, j'aime leur sens de la solidarité. Je pense que s'il y a un espoir pour nous, êtres humains, de survivre comme espèce, cela doit passer par des conditions d'existence communautaires. Je ne crois pas au modèle développé ici dans les sociétés du Nord, qui est individualiste, chacun pour soi, la compétition pour tous, qui maintient l'individu sous pression dans un système social et économique aussi étouffant qu'une Cocotte-Minute ; à la moindre faille, ça explose. Dans un pays comme l'Inde, bien sûr, la société n'est pas riche. Avec un milliard de personnes, il est difficile d'avoir ce qu'il faut pour tout le monde, de faire correctement le partage. Mais il y a quand même une certaine qualité de vie à travers les rapports communautaires dans chacune des castes et même des rapports intercastes empreints de solidarité malgré les apparences. Bien sûr encore, je parle de la moyenne du pays, pas des zones de conflit. Mais dans l'ensemble, la force de la notion de groupe, de collectivité détermine une manière de vivre plus chaleureuse, plus... humaine. »

Exemple de solidarité, la photo montrant un homme encore endormi au bord d'une plage de Bombay ; la femme qui croise les bras derrière lui est une bourgeoise aisée qui, tôt le matin, vient apporter à manger aux naufragés de la nuit. Bombay

fait partie des mégapoles que Sebastião Salgado a étudiées, ces grandes cités que l'afflux de migrants a gonflées en immenses agglomérations désormais peuplées chacune de plus de 15 millions d'habitants. Très industrielle, la ville est située sur une péninsule où aboutissent trois grandes lignes de chemin de fer. Le matin, les trains déversent les innombrables travailleurs qui, le soir, repartent. Dans la gare de Church Gate, 2,7 millions de personnes se croisent chaque jour. Quand le flot compact des premiers arrivants a été absorbé par les bureaux, entreprises et ateliers, lui succède vers 10h30 une nouvelle vague de passagers, chargés, eux, de nourrir les précédents : ils collectent à domicile la gamelle de chacun des voyageurs de l'aube, la lui livrent à son travail, viennent la reprendre une fois le repas terminé et la rapportent vide, lavée, à l'adresse où ils l'ont prise. Sans un retard, sans une erreur alors que ce service concerne des centaines de milliers de personnes. Le fait que les employés d'un même secteur se connaissent et habitent dans les mêmes parages facilite le ballet des chariots chargés de gamelles.

Le travail par communautés est une constante dans la vie indienne et les reportages de Sebastião Salgado en témoignent. On l'observe avec la construction du canal du Rajasthan, qu'assurent depuis plus de cinquante ans, génération après génération, des ouvriers venus par villages entiers. Ils y travaillent six mois par an, à la saison fraîche, en hiver. A l'époque des grandes chaleurs, quand la fournaise rend le chantier impraticable, ils retournent chez eux cultiver leurs champs. Au bout de six mois, le village est à nouveau fermé, les familles repartent avec le petit tracteur et tout ce qui peut s'emporter, pour retrouver l'immense site de construction et de consolidation où chaque



SALGADO 1989, TRAVAILLEURS DES MINES DE CHARBON DE DHANBAD, ETAT DU BIHAR, INDE
 Sous contrat avec les transporteurs, des ouvriers, hommes et femmes, chargent les camions de charbon.
 Tirage argentique, format 40/50 cm

Un membre de la communauté participe aux travaux. La pioche à la main, au milieu de rangées de briques, les ouvrières ne se séparent guère de leurs nourrissons. Et l'habitude de travailler ensemble leur donne une incroyable grâce. « Regarde, s'émerveille le photographe, elles portent des tuyaux qui se croisent dans tous les sens sans jamais se cogner. Elles avancent en souplesse, comme un seul animal. Je vois là une logique bien différente de notre cartésianisme. »

lisé, qualifié, et le droit traditionnel de travailler ne peut plus s'appliquer aux premiers occupants de Dhanbad, qui se retrouvent sans emploi. « Alors, pour survivre, ils commencent à s'emparer de morceaux de roche carbonifère. Ils les brûlent la nuit parce que, de jour, la fumée les trahirait. Sans ressources, ils en sont réduits à voler le charbon extrait de leur terre. » Dans ce paysage hostile où la poussière recouvre tout, jusqu'à la peau des mineurs, des familles venues d'un même village poussent leur chariot où sont entassés bagages, outils et restes de nourriture: venus ensemble, ils repartent ensemble, une fois le travail terminé, le bébé bien calé sur le dos de son père.

Bien loin des lourdes fumées et du labeur harassant de Dhanbad, près de Bangalore, dans le sud du pays, le tri du café se fait dans la sérénité et le calme. Sauf lorsque les singes, très friands du fruit du caféier, la drupe rouge très sucrée, s'attaquent aux plantations. En Inde, on ne fait pas de mal aux animaux. Il faut donc se contenter de leur faire peur. C'est le rôle des hommes armés de barres de métal équipées d'une charge de poudre qui éclate au contact du sol. La pétarade fait fuir les chapardeurs mais ils reviennent toujours et avalent les fruits tout ronds. Les singes ne digèrent pas les graines qui ressortent intactes dans leurs excréments. Des gamins sont payés pour récolter ces crottes et récupérer les grains de café : au Japon, certains clients, persuadés que leur séjour dans l'intestin des primates leur a conféré des pouvoirs spéciaux, sont prêts à les payer des fortunes. « Même le café mangé par les singes a de la valeur », ironise Sebastião Salgado. « L'Inde, explique-t-il en spécialiste jadis membre de l'Organisation internationale du café, produit un café de très haute qualité. Il est cultivé dans

d'anciennes plantations sous des arbres immenses d'une beauté inouïe. Le caféier grandit à l'ombre, protégé du soleil, ce qui réduit l'acidité et améliore le goût. Les grains sont choisis à la main. Le café venu d'Inde que l'on boit ici est toujours passé par les doigts d'une Indienne. »

Dans la périphérie de Delhi, au centre d'apprentissage pour enfants handicapés que le photographe a visité, c'est encore un autre visage de l'Inde qu'il a fixé. Ici, des garçons et des filles touchés par la poliomyélite ont appris à lire, à écrire, mais aussi à danser, à faire de la musique. On leur a enseigné les bases d'un métier. Il y a une quinzaine d'années on comptait en Inde environ 300 000 cas de polio par année. Aujourd'hui, peut-être moins de dix.

« L'effort réalisé a eu des résultats fantastiques, s'enthousiasme Sebastião Salgado. Dans ce centre on commence à accueillir des enfants atteints d'autres handicaps car la polio n'est plus une tragédie nationale. L'Inde est en train de changer. Ceux qui la voient en touristes s'en font une idée fautive. Ils entrent dans un circuit où les plus misérables, les plus pauvres, les plus handicapés, tous ceux qui ont des blessures atroces, à qui il manque des morceaux – la moitié du visage, un bras, une jambe – les sollicitent, prêts à tout essayer pour toucher leur cœur et recevoir une aumône. Mais à cent mètres de la route des touristes, personne ne demande quoi que ce soit. Personne ne fait pression. Confrontée à l'économie de marché, à la recherche universelle du profit, à ce modèle dur d'exploitation que tout le monde adopte, je me demande comment l'Inde va réagir, si elle saura conserver l'esprit de solidarité qui est sa première richesse. Ce que je peux dire, c'est que, chaque fois, j'ai éprouvé un énorme plaisir à voir ce pays. » ●

Au Bihar aussi, le photojournaliste a observé que les mineurs de Dhanbad s'entraident. Les houillères y ont été exploitées par les Anglais jusqu'à leur départ. La région est si riche en charbon qu'ils creusaient les galeries directement dans les veines. Etroites, mal aménagées, quelques-unes de ces mines se sont embrasées et tout le sous-sol de Dhanbad a commencé à se consumer, dégageant d'énormes nuages de fumée. A certains endroits, le brasier souterrain a tant brûlé qu'il a provoqué des affaissements. Des villages, des routes se sont en partie effondrés. « Mon premier reportage date de 1989. J'y suis retourné en 1997 et cela brûlait de la même façon, et cela brûle encore aujourd'hui. » Dès que le charbon a commencé à prendre beaucoup de valeur, l'exploitation à ciel ouvert s'est développée. Des dizaines, des centaines, parfois des milliers d'hectares de terre ont été détruits car pour pouvoir descendre, il faut ouvrir très large, creuser un immense cratère. Les exploitants ont donc offert une priorité d'embauche aux anciens propriétaires de la terre. Mais les mines se sont progressivement mécanisées. Il leur faut désormais du personnel spécia-